



Chapitre 17 : POSTE RESTANTE : CALCUTTA

Par jjswann

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

Aube moite — 05h46 J+1 — En vol, au-dessus du Golfe du Bengale

Bond ne savait plus depuis combien de temps il volait. Les escales s'étaient enchaînées sans début ni fin : couloirs métalliques, hangars sans nom, heures sans fenêtre — un itinéraire conçu non pour l'acheminer, mais pour l'effacer, étape après étape.

Le premier appareil avait décollé de Sibérie, dans une nuit si noire qu'elle semblait avoir gelé le ciel lui-même. Puis il y avait eu une attente, un transfert, un autre vol... et encore un autre. Une lente dissolution.

Maintenant, il était là, dans un hélicoptère au hublot rayé, scrutant l'aube sans chercher à comprendre ce qu'il voyait. Hypnotisé par les vibrations des pales, le ronronnement du rotor qui noyait ses pensées comme dans une torpeur de fond marin.

La lumière commençait à poindre, traçant une ligne fragile au-dessus du golfe — une clarté pâle, timide, comme si le jour hésitait à se lever.

Sous l'appareil, les eaux du Bengale s'étendaient comme une toile d'huile, luisante et calme, à peine brisée par une vague solitaire.

La brume flottait à fleur d'eau, tiède et dense. L'air portait une odeur organique — sel, vase, chaleur — comme si la mer respirait sous eux.

Le ciel, mélange de rose sale et de gris perle, s'ouvrait lentement, comme une paupière hésitant à accueillir la lumière. L'aube gagnait un peu plus sur la nuit.

Au loin, des masses sombres perçaient l'horizon : les premières terres. Des étendues de végétation impénétrable, d'un vert si profond qu'il en paraissait noir.

Une nature qui n'avait pas poussé, mais envahi. Lianes enchevêtrées, palmiers décharnés, fougères géantes, arbres si denses que même la lumière semblait s'y perdre. L'humidité suintait de chaque feuille, prête à s'accrocher à la peau.

Et Bond, sans avoir atterri, sentait déjà la moiteur contre sa nuque.

Il observa ce manteau végétal avec une méfiance presque animale. Ici, tout était vivant — mais

tout pouvait dissimuler. Trop d'ombre. Trop de silence.

Chaque feuille pouvait cacher un serpent. Chaque fleur, un venin. Chaque tronc, un regard.

Il ne savait plus quelle heure il était — le temps s'était dissous entre la Sibérie et ce silence — mais il sentait encore ce poids contre lui : la souche.

Ce fragment de glace vivante, de pouvoir brut. Vestige d'une nuit passée, ou promesse d'un jugement à venir. Il ne savait plus.

En face, l'assistante de Kan n'avait pas dit un mot. Aucun regard, aucun geste. Elle attendait. Droite. Impassible. Comme si elle aussi n'existait déjà plus que pour la dernière étape.

Et Bond comprenait ce silence organisé autour de lui. Il savait que cela faisait partie du rituel. Le silence n'était pas une absence, mais un décor. Une scène préparée pour une seule voix.

Elle ne parlait pas.

Parce que la prochaine voix qu'il entendrait...

... serait celle de Kan.

Le MI-8 descendait lentement, ses pales battant l'air moite de l'aube avec une régularité hypnotique. Le souffle des rotors striait la brume, déchirant le voile du matin sans réussir à le dissiper.

Par le hublot, Bond observait la ville s'étirer sous lui, immense, affaissée sur elle-même, comme une bête blessée qui refusait de mourir. Une respiration désordonnée de métal, de chaleur et de misère.

Calcutta n'était pas une ville. C'était un vertige. Un enchevêtrement de toits rouillés, de ruelles trempées, de bidonvilles collés aux vestiges d'un empire disparu, de câbles pendants comme des veines à ciel ouvert.

Au nord, les restes délavés de l'ancien Empire britannique s'érodaient sous les pluies et les regards : balcons fatigués, colonnades ébréchées, façades rongées par le temps, tenant encore debout par orgueil plus que par structure.

Plus au sud, un chaos de constructions empilées bordait le Hooghly, chaque étage érigé comme un pari contre la prochaine inondation, chaque mur dressé dans l'attente de s'effondrer.

Et puis, un contraste brutal : un îlot de verdure, géométrique, cerné de haies taillées avec une minutie inquiétante. Un mur nacré, sans salissure. Comme un fragment de rêve déposé là par

erreur ou par défi.

L'hélicoptère ralentit, soulevant une gerbe de poussière, de pollen et de feuilles. Un tourbillon saturé de chaleur.

En contrebas, le complexe apparaissait : structures de verre, panneaux solaires, intégrés avec une précision clinique dans un écrin de végétation luxuriante. Une vitrine. Trop parfaite pour être innocente.

Une volonté d'afficher. De séduire. Mais aussi de dissimuler.

Ce qui troubla Bond, ce n'était pas le cœur du complexe. C'était ce qui l'enveloppait.

Un village figé dans le temps, reconstitué avec un soin suspect : ruelles de terre battue lissées, maisonnettes ocre aux toits de chaume, enfants en vêtements traditionnels courant entre des colonnes de pierre — trop propres, trop calmes.

Tout semblait authentique. Mais l'était trop — une scène répétée, peaufinée pour donner l'illusion du vrai.

Et au centre de cette composition, trônait un temple. Ancien. Authentique. Sa pierre portait encore la poussière des siècles.

Ce n'était pas un décor. Il était là, massif, silencieux, dressé comme une sentinelle au cœur du vivant.

Et Bond comprit : ce temple ne servait pas le complexe. C'était le complexe qui s'était construit autour de lui — dans son ombre, sous sa menace.

Hope-Medical n'était qu'une offrande technologique faite à un dieu plus ancien que la science.

Le MI-8 se posa en douceur sur une plateforme dissimulée sous une pergola de bougainvilliers. L'odeur de jasmin, trop dense, envahit la cabine : un parfum précis, presque synthétique.

Kan aimait que ses lieux aient une odeur. Pas un parfum de passage. Un souvenir. Un poison doux, insidieux, qui restait.

Les pales ralentirent. Bond descendit en silence, quelques pas derrière Shakti, droite, distante, inchangée depuis la Sibérie.

Elle se retourna et dit :

— Bienvenue à Hope.

Il la suivit sans répondre, oppressé par la moiteur ambiante — un air saturé d'odeurs végétales, de poussière chaude, de quelque chose de presque animal, qui alourdissait chaque respiration.

À l'ombre d'un portique, il le vit. Une silhouette. Massive. Immobile. Un homme au turban noir, bras croisés, le bras gauche en retrait comme pour ménager une vieille douleur.

Le colosse Sikh.

Il ne salua pas. Ne bougea pas. Il regardait, simplement, avec la fixité tranquille des loyautés absolues — celles qui ne se discutent plus.

Ses yeux passèrent brièvement sur Bond — sans hostilité, sans approbation. Une présence qui jugeait sans un mot.

Puis son regard se posa sur Shakti. Quelque chose, en lui, se relâcha — une tension à peine perceptible. Elle, sans se retourner, leva deux doigts. Le salut était discret. Complice.

Bond comprit : il n'était pas là pour lui. Il était là pour elle. Pour s'assurer qu'elle était rentrée entière. Qu'elle n'avait pas eu à se défendre seule.

Puis le colosse s'éloigna, englouti par les feuillages — comme s'il n'avait jamais été là.

Mais Bond savait. Il serait encore là longtemps après leur départ.

Ils traversèrent un couloir végétal soigneusement entretenu : arbres taillés, fleurs maîtrisées, ombres dessinées comme dans un jardin zen.

Des enfants passaient parfois, habillés de blanc, riant, trop bien élevés pour être simplement libres.

Tout était si propre. Si lisse. Chaque pierre lavée chaque matin. Chaque sourire contrôlé.

Et Bond sentit monter ce frisson familial — pas la peur. Autre chose.

La certitude que la vérité, ici, avait été rangée derrière les rideaux. Et qu'ils ne s'ouvriraient que trop tard.

Le bruit de l'hélicoptère s'était déjà effacé, fondu dans l'épaisseur humide de l'air du matin. Bond avançait à pas mesurés dans un jardin clos, encadré de silhouettes muettes.

Des bambous fins ondulaient dans un vent chaud chargé de parfums, entrelacés de guirlandes de jasmin fraîches dont l'odeur entêtante s'infiltrait dans la gorge de Bond, insistante comme une prière qu'on n'aurait pas choisie.

Des bassins de pierre noire, incrustés de lotus blancs, reflétaient la lumière pâle de l'aube comme des miroirs posés là pour tromper le ciel. Leur surface lisse évoquait moins la paix que

le mensonge — un mensonge entretenu, sacralisé.

Sous ses pas, la pierre calcaire, polie par des générations de pas, résonnait à peine — un silence rare, presque religieux, à peine troublé par le glissement d'une eau invisible et, parfois, au loin, un carillon cristallin, comme un avertissement tenu en suspens.

Ils approchèrent d'un pavillon de grès rouge, à l'entrée encadrée de colonnades sculptées avec une finesse presque trop précise pour n'être qu'ornement. La porte, gravée de motifs anciens, s'ouvrit sans bruit, comme si elle avait attendu Bond toute la nuit.

Deux jeunes femmes en sari bleu nuit s'inclinèrent sans un mot, sans même un regard — non pas gardiennes ni servantes, mais pièces de décor vivantes, là pour rappeler que dans ce lieu, tout était maîtrisé, jusqu'à l'illusion du naturel.

À l'intérieur, la pièce respirait la sobriété d'un luxe ancien, dont la richesse ne criait jamais mais s'imposait en silence : plafond haut soutenu par d'épais madriers de teck sculpté, murs blanchis à la chaux, portant de délicates fresques florales à moitié effacées par le temps.

Un tapis traditionnel de Bhadohi, en soie tissée main, couvrait la dalle claire. La lumière, filtrée par des voiles de mousseline ivoire, n'inondait pas la pièce — elle la caressait.

Une large ouverture s'ouvrait sur une terrasse nue, bordée d'un simple garde-corps. De là, Calcutta s'étendait en contrebas, noyée dans la brume orangée de l'aube : les toits bosselés, les cheminées fumantes, les dômes fatigués, et plus loin, sous une mer de tôles cabossées, un bidonville — vestiges entremêlés d'un monde brisé, encore vibrant, encore sale, encore vrai.

Et elle était là.

Kan.

Debout, seule, drapée dans son sari safran dont les plis coulaient comme de la soie liquide, elle se tenait avec une grâce absolue sur la pierre fraîche, le corps parfaitement droit — comme si elle n'appartenait plus à rien d'autre qu'à cet instant précis. Ni à la ville, ni au passé.

Mains croisées dans le dos, elle fixait la ville sans bouger. Puis, après un silence étudié, presque rituel, elle parla d'une voix calme, inévitable.

— Vous êtes revenu... Avec ce que je voulais.

Bond ne répondit pas. Il déposa lentement le sac sur la table basse — un geste aussi mesuré que son regard, comme s'il déposait une arme, ou une offrande.

Le silence qui suivit n'était pas un vide — il était plein, dense, comme le calme avant qu'un verdict ne tombe.

Kan se retourna enfin. Son visage n'avait pas changé. Même impassibilité. Mais dans son

regard, un éclat. Une fêlure. Ou une promesse.

— Vous avez traversé les glaces pour m'apporter le feu. C'est poétique. Même pour vous.

Bond ne bougeait pas. Droit. Tendru. Comme une lame à peine tirée.

— Je suis venu poser des conditions.

Un sourire léger naquit sur les lèvres de Kan.

— Vous croyez encore que vous négociez, James ?

Elle fit un pas vers lui, lentement, comme on franchit un seuil invisible sans le rompre. Son regard accroché au sien, elle leva la main jusqu'à ce que ses doigts s'approchent de sa joue — tout près, mais sans jamais le toucher.

La main s'immobilisa à quelques millimètres de sa peau. Assez proche pour que Bond sente la chaleur. Pour qu'il croie, un instant, à une caresse.

Mais ce n'était pas une caresse. C'était un rappel. Un avertissement. Un territoire qu'elle laissait délibérément à découvert.

— Vous avez volé cette souche à une nation entière. Vous l'avez sortie sous les balles. Vous avez laissé derrière vous une alliée. Une amante. Une ennemie, peut-être.

Elle marqua une pause, les yeux plantés dans les siens, attentive au moindre battement de paupière.

— Pourquoi ?

Bond ne répondit pas tout de suite. Il recula d'un pas — un geste presque imperceptible, à la frontière entre l'instinct et la prudence.

— Était-ce pour Q ? Pour la justice ? Ou pour moi ?

Un silence. Puis, enfin il dit :

— Pour que personne d'autre ne l'ait. Et pour que vous me deviez quelque chose.

Kan éclata d'un rire bref, bas, presque tendre dans sa cruauté.

— Vous vous trompez. Ce n'est pas moi qui vous dois une dette. C'est vous qui êtes devenu... indispensable.

Elle se pencha vers le sac, l'ouvrit lentement, en sortit le cylindre comme on sortirait une relique d'un sanctuaire. Le métal exhalait un souffle glacé, une brume pâle aussitôt dissipée par la



chaleur ambiante.

— Zarya. Elle est enfin là. Le feu originel, dans la paume de ma main.

Elle posa l'objet devant elle et se redressa.

Deux silhouettes apparurent à l'entrée. Des techniciens : blouses blanches, masques, gants. Silencieux. Déshumanisés.

Ils s'approchèrent, prirent le cylindre, l'intégrèrent à un système de thermorégulation secondaire, scellèrent l'ensemble avec une précision muette, leurs gestes si bien chorégraphiés qu'ils semblaient répétés mille fois.

Bond observait, et déjà il comprenait — ce qu'il vit le troubla plus que tout ce qu'il avait anticipé.

Car il avait cru qu'elle garderait la souche — qu'elle la cacherait, la protégerait de lui.

Mais non.

Kan s'approcha du dispositif scellé. Elle posa la main dessus, un instant. Puis le tendit à Bond.

— Elle reste avec toi.

Il ne bougea pas.

— Pourquoi ?

Elle inclina légèrement la tête, comme si la question la divertissait.

— Parce que je ne veux pas que cette chose soit enfermée dans un coffre. Ni qu'elle passe entre des mains sales. Je veux qu'elle respire... là où tu iras.

Un silence. Long, dense, pesant.

Un pacte. Non écrit. Mais signé d'avance.

— Reposez-vous, Monsieur Bond. Vous êtes chez vous ici. Pour quelques heures, au moins.

007 ne répondit pas.

— Et Aria ?

Kan haussa un sourcil.

— Elle a choisi. Son pays. Son choix. Mais elle reviendra. La fidélité est un mirage. Et vous êtes un mirage irrésistible, James.



Elle fit un pas vers la porte, puis se ravisa.

— Shakti va vous accompagner à votre kuti. C'est un lieu apaisant. Vous y serez en paix.

Un léger sourire, presque imperceptible.

— Elle sait rester invisible... sauf quand il le faut.

— Nous reparlerons très bientôt.

Elle s'éloigna sans un mot, déjà avalée par l'ombre, comme si tout était déjà réglé.

La porte se referma derrière elle dans un souffle à peine audible, comme une respiration retenue trop longtemps.

Bond resta seul. Avec la souche. Avec le silence.

Et avec ce sentiment sourd, impossible à nommer : ici, dans ce lieu façonné pour ressembler à l'équilibre, le bien et le mal n'étaient plus en guerre. Ils dansaient ensemble.

Et il venait peut-être... de leur tendre la main.

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés